

LANGUES ET DIALECTES EN CONTACT DANS LES VILLES INDUSTRIELLES DE L'ITALIE DU NORD: BILINGUISME ET MIGRATIONS ITALIENNES

1. Il faut tout d'abord que je délimite le cadre sur lequel mon exposé va porter: je ne traiterai ici que de la situation d'une certaine zone de l'Italie du Nord, celle du Nord-Ouest, qu'on appelle triangolo industriale: Milan-Turin-Gênes, et tout particulièrement de la situation de Turin et des zones urbaines industrielles du Piémont. Il s'agit, comme on le sait, d'une région où la migration interne a connu, surtout dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, sa manifestation la plus nette (au moins au point de vue quantitatif), et où l'on a dû, par conséquent, enregistrer des changements linguistiques (changements dans les répertoires linguistiques et changements intérieurs ou intrinsèques, dans les variétés de langues elles-mêmes, ainsi que des changements dans les comportements et les attitudes linguistiques des individus et dans les usages des variétés par rapport aux situations de communication) de très grande importance, si bien qu'on peut les envisager, en quelque sorte, comme paradigmatiques en ce qui concerne l'étude linguistique des migrations internes, de même que très utiles pour toutes sortes de comparaisons avec les situations des migrations italiennes à l'étranger.

Ce que je vais dire, néanmoins, ne se fonde malheureusement pas sur des recherches et des données empiriques originales: je synthétiserai tout simplement ce qu'on sait du sujet en présentant une situation, celle de l'Italie, qui n'est peut-être pas très bien connue des "non-italianistes". Dans la première partie de mon intervention, je chercherai à tracer les caractères principaux du contact entre les langues

et/ou variétés de langues différentes dans la zone susmentionnée, en visant surtout à dégager une sorte de typologie sociolinguistique de la migration interne en Italie. Dans la deuxième partie, je ferai quelques suggestions et mentionnerai quelques faits pour une comparaison de la situation intérieure de l'Italie avec celle des migrations externes, des Italiens à l'étranger, avant tout avec la situation présumée de la Suisse. J'utiliserai pour cela le cadre esquissé par le document de travail de l'Institut de linguistique de l'Université de Neuchâtel, ainsi qu'un tout petit échantillon de cas recueillis par des travaux de séminaire dans le cadre du Séminaire de langues romanes de l'Université de Zurich.

2. On sait que les grandes villes industrielles de l'Italie du Nord, ainsi que leurs environs, ont constitué le lieu de destination d'une masse très nombreuse de travailleurs immigrés, stables dans la plupart des cas (on peut sans doute dire cela a posteriori) et parfois temporaires, provenant soit des provinces rurales de la même région (c'est-à-dire du Piémont, de la Lombardie, etc.), soit des zones sous-développées des autres régions de l'Italie du Sud, voire de l'Italie Centrale (surtout de la Sicile, la Calabre, la Campanie, la Lucanie, les Pouilles, les Abruzzes, la Sardaigne). A Turin, par exemple, on peut actuellement constater (ces dix dernières années la population de la ville a été à peu près stable, autour de 1'200'000 habitants) que la plupart des habitants ne sont pas turinois d'origine, et que près de la moitié ne sont pas piémontais ni même septentrionaux. Selon les données statistiques, 150'000 personnes seulement proviennent de familles traditionnellement turinoises, tandis que presque 650'000 ne sont pas nées à Turin (on peut trouver des données et des

observations intéressantes à ce propos dans Grassi, 1967). On a souvent dit que Turin, avec plus d'un demi-million d'habitants d'origine méridionale, est une des plus grandes villes méridionales de l'Italie...

A Turin, en effet, on a principalement vu une immigration des provinces du Piémont méridional (Côni, Asti) et des Vallées Alpines au cours des années précédant la Seconde Guerre mondiale jusqu'à 1955 environ, une immigration de la Vénétie dans les années de l'Entre-deux-guerres et de 1945 à 1955, et une importante immigration du Sud de l'Italie dans les années de 1950 à 1970, etc...

De même, on sait qu'il y a en Italie une situation linguistique très complexe, avec la présence d'un nombre assez grand de dialectes et de patois locaux qui sont (à quelques exceptions près) de véritables langues différentes, par leur structure et par leur histoire, face à la langue nationale, l'italien fondé sur le florentin de la tradition littéraire. Ces dialectes et ces patois sont encore assez vivants, surtout dans les couches sociales inférieures (notamment les paysans) et chez les personnes âgées, la langue nationale n'ayant commencé à se diffuser, dans les diverses régions de l'Italie et dans les différentes couches sociales, qu'après la formation du nouvel état unitaire, c'est-à-dire dès la fin du dix-neuvième siècle; celle-ci n'a connu une forte expansion dans les usages quotidiens de la majorité de la population italienne et dans les situations communicatives autres qu'officielles, formelles, littéraires et administratives qu'après la Seconde Guerre mondiale (De Mauro 1976⁵, Sanga 1981).

Les mouvements de population se sont ainsi combinés à une situation de bilinguisme avec diglossie presque générali-

sée dans les communautés natives des diverses régions italiennes, et inscrits dans une dynamique de changement linguistique (passage de la dialectophonie à l'italophonie: dans les cas les plus nets, une véritable substitution de langue) qui avait déjà commencé à affecter les communautés linguistiques locales. L'arrivée des immigrants dans les communautés d'accueil a, par suite, donné lieu à des situations très compliquées, qui actuellement (la poussée des mouvements d'immigration ayant cessé, en raison surtout de la crise économique et sociale du pays) peuvent être envisagées, selon les cas, comme des situations de bilinguisme (à savoir multilinguisme ou plurilinguisme) sans diglossie ou de bilinguisme avec un type particulier de diglossie, qu'après Trumper (1977) et Mioni - Arnuzzo-Lanszweert (1979) on a appelée "macrodiglossie".

On peut, en effet, dire que dans les grandes villes (pas seulement du Nord, mais à Rome aussi) qui ont été le lieu d'un fort mouvement immigratoire, la situation est la suivante: la majorité de la population connaît soit l'italien soit un dialecte, celui du lieu d'origine, mais il n'y a pas une distribution bien déterminée des deux codes dans les classes des situations d'emploi (d'après Còveri 1978, 40% presque des habitants de l'Italie du Nord-Ouest disent utiliser le dialecte en famille). La présence d'importants groupes d'immigrés, ainsi que les caractères de grande complexité intérieure et de fragmentation, typiques des sociétés urbaines, "dispersent" la distribution des dialectes; de sorte qu'il n'y a ni groupes dialectophones homogènes (par exemple, dans la même famille les personnes âgées parlent plutôt le dialecte et les jeunes parlent de préférence, ou exclusivement, l'italien) ni division nette des domaines entre la langue nationale (bien sûr,

presque toujours exploitée dans une variété géographiquement marquée) et les divers dialectes représentés dans la communauté urbaine. Il s'agit donc de bilinguisme social sans diglossie, situation qui peut précéder l'établissement d'un véritable monolinguisme standard, tel qu'on l'observe déjà dans certaines couches moyennes urbaines. Dans cette situation de plurilinguisme (où il n'y a pas, même dans les petits groupes, "diglossie" dans le sens exact de Ferguson 1959, car la variété haute est employée par des membres du groupe pour la conversation ordinaire également) on constate de même dans la population locale, indigène, le développement d'une koiné dialectale (ce qui apparente cette situation à celle de bilinguisme avec macrodiglossie, qu'on verra ci-dessous) et d'un usage snob du dialecte à fonction discriminatoire envers les immigrants.

La "macrodiglossie" (mais la discussion sur l'emploi des termes et surtout sur leur référent reste ouverte...; voir par exemple Sgroi 1981 pour le cas de l'italien) désigne la situation dans laquelle le dialecte, sous forme d'une koiné régionale superposée aux patois locaux, maintient une vitalité certaine et jouit d'une vaste gamme de possibilités d'emploi, en commun avec la langue, même si des domaines et des fonctions sont réservés à la langue et d'autres sont réservés au dialecte. Le terme s'oppose donc à "microdiglossie", situation où il y aurait seulement des patois locaux bien vivants, mais avec des domaines d'emploi réduits et bien délimités par rapport à la langue: groupe familial et amical, petite communauté de village.

Bref, quoiqu'il s'agisse d'une situation linguistiquement très complexe et donc fort séduisante pour le sociolinguiste

(ou bien justement à cause de cela), le plurilinguisme dans les grandes villes industrielles de l'Italie du Nord a été jusqu'à présent très peu étudié, surtout en ce qui concerne les comportements des immigrés par rapport à ceux des natifs (voir cependant, pour une introduction aux situations respectives, Berruto 1971, Avanzini-Berruto-Salvemini 1971, Clivio-Gasca Queirazza 1978 pour le Piémont; Sanga 1978 pour la Lombardie; Mioni-Trumper 1977 pour la Vénétie; Còveri 1980 pour la Ligurie; etc.). L'immigration a sans doute favorisé ou accéléré le processus de diffusion de la langue nationale, l'italien "commun", au détriment des dialectes régionaux et des patois locaux: mais on ne sait rien de sûr en ce qui concerne les modalités exactes de l'influence des migrations internes sur l'abandon des dialectes et l'adoption (d'une variété) de la langue nationale, vu la diversité des situations locales (le problème concerne surtout la première cause ayant déclenché le passage de la dialectophonie à l'italophonie: voir Grassi 1964 et 1965 et De Mauro 1976⁵).

Il faut évidemment ajouter que le bilinguisme dû à l'émigration est bien autre chose que celui dû aux conditions normales de la communauté dont on est membre, ce que j'appellerais "bilinguisme natif" ou "bilinguisme endo-communautaire", lorsque la communauté elle-même a dans sa tradition l'usage de deux ou plusieurs langues, de sorte que le locuteur se trouve dès son enfance exposé aux mêmes (variétés de) langues et qu'il exploite les comportements typiques du bilingue (voir à ce propos les pages désormais classiques de Weinreich 1963²). Le contact entre langues qui s'ensuit est fort asymétrique, la communauté linguistique des immigrés étant destinée à être, au moins pour la première génération, et sauf pour les immigrés

complètement assimilés (ils sont rares) dans la communauté d'accueil, une communauté toujours "autre" par rapport à celle des natifs. Ce n'est qu'à partir de la deuxième génération qu'il y a la possibilité d'un phénomène de "capture" à travers lequel la condition (linguistique, tout particulièrement: grâce à l'influence de l'école et des peer groups, voir Labov 1977) des enfants des immigrés devient (ou peut devenir) de plus en plus semblable à celle des enfants des natifs, en aboutissant à l'assimilation ou, au moins, à l'intégration dans la communauté d'accueil.

Dans une situation pareille, il va se produire, outre les faits bien connus d'interférence, de nombreux phénomènes symptomatiques, tels que la production fréquente d'énoncés mixtilingues; le développement de "systèmes approximatifs" ou "approchés" (Nemser 1971; voir aussi Noyau 1976), dû à l'apprentissage spontané, non dirigé, adulte et à l'appropriation partielle (aussi bien pour la forme que pour la fonction) de la langue de la communauté d'accueil; la transformation des répertoires linguistiques des groupes immigrés; la formation de koinai hybrides; la formation de variétés sociales et situationnelles simplifiées et pidginisantes, etc. Les phénomènes qui se produisent typiquement dans les situations de l'Italie sont la fréquence des usages mixtilingues (pas de commutation de code, le plus souvent, mais un véritable mixtilinguisme), et l'adoption d'une variété de langue (le soi-disant italien populaire) caractérisée par une gamme de fonctions assez réduite en ce qui concerne l'emploi écrit de la langue et par des stratégies de simplification et de restructuration issues du contact de la langue nationale standard et du dialecte.

3. En se fondant sur le peu de travaux disponibles relatifs à notre sujet (notamment: Sobrero 1973 et à paraître, Pautasso 1969, Salvemini 1971, et une petite série de thèses inédites à l'Université de Turin: Avanzini 1970, Lago 1970, Lo Vetere 1973, Paglia 1967, Segre 1971; il faut signaler en passant le vide de recherches, très curieux!, dans les années soixante-dix, comblé seulement par les travaux de A. Sobrero, dont on remarquera aussi Sobrero 1974, 1976 et 1978), ainsi que sur quelques observations personnelles, on peut cependant dégager une ébauche de typologie sociolinguistique de la migration interne en Italie, établie d'après la situation de Turin. J'indiquerai ici les aspects principaux de la question, d'une façon très schématique: le type géographique d'immigration, la distance linguistique et culturelle hypothétique entre les immigrés et les natifs, le degré d'intégration dans la communauté d'accueil, l'attitude des natifs envers les immigrés, les changements dans les répertoires linguistiques (en distinguant, naturellement, la première génération de la deuxième). J'utiliserai les abréviations suivantes: R = région (y compris la communauté sociale), D = dialecte, I = italien, O = origine, A = accueil (ces dernières, aussi bien pour la région que pour la langue). IRO, par exemple, signifie "italien régional (de la région) d'origine", et IR signifie simplement "italien régional".

3.1. Immigration du Piémont (méridional notamment). La distance structurale entre DO et DA est petite, la distance culturelle entre RO et RA, insignifiante. Attitude favorable des natifs. Très bonne intégration, pas de problèmes linguistiques provoqués par la migration dans la communauté urbaine. La première génération maintient DO, parfois influencé par DA,

surtout dans le domaine du lexique, pour les interactions à l'intérieur de la famille et avec des gens provenant de la même aire géographique, ainsi que pour les échanges quotidiens avec les natifs connus. Elle emploie un dialecte "mixte" DO-DA (ou tout simplement DO, compréhensible pour les locuteurs de DA) et/ou IR (pas de différences sensibles entre IRA et IRO dans ce cas) pour les autres interactions, selon le degré de formalisme de la situation et surtout selon l'interlocuteur. La deuxième génération adopte IRA et parfois DA.

Il faut remarquer que ce type d'immigration, ainsi que celui que nous verrons sub 3.2., n'a pas du tout été étudié du point de vue linguistique, probablement à cause de l'affinité culturelle et linguistique des groupes affectés, et surtout à cause de la très bonne intégration, voire souvent assimilation, des immigrés piémontais (la sociolinguistique américaine, Labov in primis, a au contraire, comme on le sait, surestimé le contact de variétés de langues très proches, où se marquent principalement des différences phonétiques à peu près négligeables). Parmi les quelques témoignages qu'on trouve dans Pautasso (1969) à propos de la situation de Pettinengo, village industriel près de Biella (2'200 habitants environ, avec le 60% d'immigrés; à 80 km de Turin), et dans Segre (1971) à propos de la situation de Verceil, chef-lieu de province et centre de la récolte et du commerce du riz (55'000 habitants environ, avec très peu d'immigrés - près de 2'000 -; à 70 km de Turin), on voit bien que les Piémontais adoptent dans la communauté d'accueil DA ou la koiné dialectale, en maintenant DO (dans les cas, bien entendu, où ils l'utilisaient avant d'émigrer). Il en résulte une situation de diglossie avec deux variétés basses légèrement différenciées, la variété haute étant toujours IR.

3.2. Immigration des Vallées provençales et franco-provençales des Alpes Piémontaises. Déjà sensible distance structurale entre DO et DA, assez sensible distance culturelle (à présent, augmentée par la conscience de constituer une minorité ethnolinguistique) entre RO et RA. Attitude favorable ou indifférente des natifs. Facilité d'intégration (très nette pour la deuxième génération), pas de problèmes linguistiques. La première génération maintient DO comme langue familiale seulement dans les cas d'époux provenant du même lieu ou de la même vallée (mais on emploie généralement IR avec les enfants), et comme langue presque secrète (telle une sorte de jargon) pour certains échanges dans le domaine du travail avec les gens de la même provenance, ou comme langue expressive/affektive pour évoquer les moeurs du pays. Elle emploie IR ou parfois DA dans les autres circonstances. La deuxième génération a une compétence, dans le meilleur des cas, passive seulement de DO, et elle adopte généralement IRA comme langue commune.

3.3. Immigration de la Vénétie. La distance structurale est plutôt sensible entre DO et DA. Une certaine distance culturelle existe entre RO et RA. Attitude indifférente des natifs. Bonne intégration, peu de problèmes linguistiques. La première génération maintient DO pour les interactions à l'intérieur de la famille et avec des gens provenant de la Vénétie; elle emploie IR et assez souvent DA comme langue véhiculaire. La deuxième génération dans la plupart des cas maintient une compétence passive seulement du DO; elle adopte régulièrement IRA comme langue commune, tout en pouvant utiliser activement DO dans des situations spéciales (par exemple avec les grands-parents ou avec un peer-group de la même région qui

soit dialectophone). Ce type géographique d'immigrés est connu pour sa disposition à apprendre DA. Pautasso (1969) atteste que dans un petit village tel que Pettinengo beaucoup des immigrants de la Vénétie (depuis longtemps, une vingtaine d'années au moins) parlent sans problème DA, et presque tous le comprennent très bien. Mais il faut dire que le milieu provincial favorise la connaissance au moins passive de DA: toutes les vingt-trois personnes (de sexe, origine, âge, couche sociale et degré d'instruction différents) qui forment l'échantillon de Segre (1971) à Verceil ont une certaine compétence passive de DA (au moins pour le lexique le plus courant). Cependant, il faut se rappeler que cette immigration est de faible envergure et très dispersée dans la communauté d'accueil.

3.4. Immigration de la Toscane. Bien qu'elle ne soit pas très considérable, elle est intéressante parce qu'elle provient d'une région où la distance structurale entre l'italien et les patois est très réduite, car les patois n'y sont que des variétés locales de la langue nationale plus marquées dans les caractères non standard et moins soignées. Il y a donc dans ce cas une distance structurale sensible entre DO et DA, et une certaine distance culturelle entre RO et RA. Attitude des natifs presque indifférente, jointe à une forte conscience, de la part des immigrants, de parler "la bonne langue". Assez bonne intégration, pas de problèmes linguistiques. La première génération maintient la langue d'origine, en l'épurant parfois des traits les plus locaux lorsqu'on se trouve dans des interactions formelles ou avec des interlocuteurs qu'on ne connaît pas; elle n'apprend pas DA. Le même comportement se vérifie dans la deuxième génération, où l'on peut toutefois constater (Pautasso 1969, pp. 123-4) l'abandon de traits pho-

nétiques de IRO et l'adoption de ceux de IRA.

3.5. Immigration de l'Italie du Sud. Ici, il existe une distance structurale sensible entre DO et DA, ainsi qu'une distance culturelle considérable entre RO et RA (renforcée par des stéréotypes socio-culturels: les "préjugés anti-méridionaux"). Attitude négative des natifs. Lorsqu'il y a néanmoins intégration, elle n'est généralement que discrète; plus fréquente est la mauvaise intégration, voire la marginalisation. Quelques problèmes linguistiques. Les comportements de la première génération sont très diversifiés, et difficiles à normaliser en types, cela surtout selon la position occupée dans la communauté d'origine.

On peut toutefois distinguer les deux cas vraisemblablement les plus typiques: a) maintien du DO en famille et dans les petits groupes de connaissances co-immigrées (les paesani), adoption de IR, parfois extrêmement marqué régionalement, dans tous les autres cas; peu de rapports et d'échanges de communication avec les natifs; des problèmes posés par la compétence de communication; b) maintien de la compétence passive du DO (employé éventuellement comme jargon), adoption de IR dans toutes les circonstances de communication, acquisition d'une compétence passive de DA; assez haute fréquence dans les rapports communicatifs avec les natifs. La deuxième génération manifeste également des comportements très diversifiés selon les couches sociales. Cas typiques: a) les enfants des ouvriers prolétariens ou des marginaux maintiennent le DO dans le groupe (parfois avec des valeurs "jargonnantes"), et emploient IR comme langue imposée par les exigences de l'intercommunication avec les natifs; b) les enfants des ouvriers devenus petits bourgeois urbains n'ont plus de compétence, ou

ils ont une compétence purement passive, du DO; ils adoptent progressivement IR, parfois un IRA qu'on ne peut guère distinguer de celui des natifs en RA, comme langue maternelle. Ceux-ci jouissent d'une bonne ou relative intégration et ils ont peu (ou pas du tout) de problèmes linguistiques/communicatifs. Il serait intéressant de considérer aussi la communication non verbale lorsqu'il existe une distance interculturelle notable. Le seul travail que je connais sur les changements de systèmes de communication non linguistiques dans l'immigration interne est Telmon (1974), qui observe une atténuation des traits les plus typiquement méridionaux dans la gestualité d'un jeune Sicilien immigré à Suse (50 km de Turin) au profit d'une kinésique plus proche de celle des natifs.

Etant donné l'importance qualitative et quantitative de ce type d'immigration, il sera utile de considérer plutôt des cas concrets. On voit par exemple (Paglia 1967) que dans un groupe de dix-sept immigrants siciliens à Turin le code habituellement employé est un IRO plus marqué chez les personnes âgées et moins marqué chez les jeunes; en outre, on maintient DO dans la famille (mais pas avec les enfants!) et avec les gens de la même provenance. Trois immigrants seulement comprennent DA, et deux seraient capables de le parler un peu occasionnellement, bien que la moitié (neuf) disent qu'"ils voudraient le connaître". Il faut remarquer ici que dans le lieu d'origine, la petite ville rurale de Calascibetta, à l'intérieur de la Sicile, zone très sous-développée, l'IRO n'était presque pas du tout employé (une vieille femme, âgée de soixante-dix ans, ne connaît encore, depuis huit ans de séjour à Turin, que DO).

On trouve une situation très semblable, malgré la diver-

sité de la RO et de la communauté d'accueil, dans un groupe de quinze immigrés campaniens dans le petit centre industriel de San Salvatore Monferrato (100 km de Turin), provenant de Agèrola, un village à une cinquantaine de km de Naples, étudié par Lago (1970). Tout le monde se sert de DO en famille (mais généralement pas avec les enfants) et dans le petit groupe des collègues de travail de la même région, et de IRO avec les natifs (qui s'adressent à eux en IRA). Personne ne parle donc jamais DA, bien que les jeunes et les personnes immigrées depuis plus d'une douzaine d'années en aient une certaine connaissance passive: l'échantillon dans son ensemble a en effet donné les quatre cinquièmes (357/450) de réponses justes dans un test de trente items lexicaux en DA. Une femme mariée avec un natif connaît cependant très bien DA.

Quant à la deuxième génération, nous trouvons dans Avanzini (1970) que, parmi quarante-et-un enfants d'immigrés âgés de cinq ans qui fréquentent l'école maternelle dans le quartier-dortoir des Vallette à Turin, seize ne parlent pas DO et dix ne le comprennent même pas. L'abandon relatif de DO est fonction de la durée du séjour à Turin: tous les enfants immigrés depuis un an seulement connaissent et parlent à l'occasion DO, tandis qu'un seulement, parmi les douze enfants de l'échantillon nés à Turin, connaît et parle DO à l'occasion. C'est l'arrivée dans le nouveau milieu urbain qui entraîne l'abandon de DO, de sorte que les enfants venus à Turin sont dans la plupart des cas bilingues et vivent dans une famille bilingue, tandis que les enfants nés à Turin ne parlent que l'italien, quoiqu'ils vivent dans des familles bilingues.

Lo Vetere (1973) a étudié une famille sicilienne de sept membres de trois classes d'âge différentes (58 ans, 53 ans;

26 ans, 30 ans; 16 ans, 13 ans, 11 ans) immigrée depuis huit ans à Gassino Torinese, dans la banlieue de Turin, en la confrontant à une famille du village d'origine (Santa Caterina, à l'intérieur de la Sicile) de la même composition et de la même condition sociale que celle de la famille migrante au moment du départ. Alors que dans la famille en RO on constate qu'un monolinguisme dialectal (avec une compétence très réduite et un usage minimum de IRO) prédomine encore, dans la famille émigrée on peut dire que seuls les deux membres les plus âgés, et tout particulièrement la mère, emploient normalement DO (mais le père parle IRO au travail et parfois avec les enfants les plus jeunes). La génération moyenne fait alterner le DO (avec les parents) et l'IRO (dans les situations extra-familiales). Pour la dernière génération finalement, on observe une sorte de monolinguisme; les deux enfants les plus jeunes n'ont qu'une compétence passive de DO, et ils parlent IRO dans toutes les circonstances (ils disent aussi qu'ils "préfèrent oublier le sicilien").

Ce qui est encore plus intéressant, c'est que la famille paysanne, originaire peut-on dire, maintient un dialecte avec bien des traits rustiques, et lorsqu'elle doit se servir de l'italien (dans le seul domaine de l'école, justement) utilise un idiome populaire extrêmement marqué dialectalement; tandis que la famille émigrée élimine, de son italien toutefois sicilien, les traits les plus marqués et les plus stigmatisés, sub-standard, et qu'elle emploie aussi un dialecte bien plus novateur, dépourvu des caractères phonétiques les plus rustiques. La dernière génération s'approche d'un italien "moyen mixte", en éliminant tous les traits perçus comme des sicilianismes.

Je crois que ces illustrations esquissées rapidement montrent suffisamment quels sont les caractères principaux de la phénoménologie du bilinguisme et de la migration interne en Italie du Nord.

4. Après avoir essayé d'analyser synchroniquement la structure du bilinguisme et de la diglossie chez les travailleurs italiens émigrés à l'intérieur du pays, il ne sera pas inutile de faire quelques observations sur les phases successives du changement du répertoire et du comportement linguistique des immigrants dès leur arrivée dans la RA. Il faut se rapporter ici au travail fondamental, à cet égard, de Sobrero (1973). Sobrero esquisse un modèle qui prévoit cinq stades possibles d'évolution, dont le but consiste souvent en ce qu'on a appelé l'"intégration linguistique".

Dans la première phase, durant les premiers temps du séjour en RA, on observe un maintien de DO et IRO et l'acquisition en parallèle d'une connaissance passive de quelques termes parmi les plus courants de DA. Dans la deuxième phase, l'immigré méridional adopte des traits de l'IRA, et abandonne en même temps les formes et les traits les plus marqués de DO (par exemple, avec l'adoption d'une koiné RO en commun avec les gens de la même provenance: tout se passe comme si une personne était immigrée, à certains égards, dans la ville chef-lieu de sa propre région: Turin). Au cours de la troisième phase, on voit une remarquable italianisation de DO, ainsi que l'adoption d'une forme "mixte" d'italien, IRO plus IRA. La quatrième phase présente une sensible réduction de la connaissance de DO. Deux autres phénomènes ont lieu: l'abandon de IRO en faveur d'un IRA très semblable à celui des natifs en RA, et un progrès dans la connaissance passive de DA.

Dans la dernière phase, l'immigré aboutit: a) ou à l'oubli soit de DO soit de IRO, donc au monolinguisme IRA; b) ou au maintien avec une valeur exclusivement expressive/affective de DO, à l'usage normal de IRO plus IRA "mixte", et à une bonne/assez bonne compétence passive de DA.

Plus récemment, Sobrero (à paraître; mais: 1979) a aussi remarqué qu'au cours de ces dix dernières années les immigrants ont passé du "cas de remplacement partiel" (c'est-à-dire du monolinguisme effectif DO au bilinguisme DO - usage privé - / IRA - usage public -) au "remplacement total", c'est-à-dire. le bilinguisme DO/IRO remplacé par le monolinguisme IRA; ce qui signifierait, d'après Sobrero, "pas seulement une substitution de langue, mais un abandon total de la culture" de la RO, avec une "incorporation de l'immigré" à la culture de masse de la société industrielle.

Si les considérations de Sobrero ne concordent pas exactement avec les données que nous avons exposées, peut-être en surestimant le modèle constitué par le IRA sans distinguer soigneusement les générations (nous avons vu que l'adoption de IRA par la première génération n'est finalement pas tellement répandue, et que la connaissance de DA ne semble pas le cas le plus fréquent. Il faut dire toutefois que la situation turinoise est probablement plus favorable à l'approche de IRA que ce n'est le cas pour les situations de province dont nous avons vu les données), il est hors de doute que le problème central, en conclusion, est un problème social, voire anthropologique, bien plus qu'un problème linguistique. Il faut donc avoir recours à une discussion sur les problèmes que posent les rapports entre intégration sociale et intégration linguistique, ceux-ci ne se reflétant pas de façon aussi nette qu'on serait porté à croire.

5. Il faut ajouter, en complément à la typologie esquissée ci-dessus et avant de discuter quelque peu la notion d'"intégration linguistique", que la communication réciproque entre les immigrés d'une région, les natifs et les immigrés d'autres régions est assurée - cela va de soi - par l'italien régional, auquel on a fait constamment allusion précédemment, c'est-à-dire par la langue nationale telle qu'elle est communément parlée par les locuteurs dans leur vie quotidienne (avec beaucoup de marques qui révèlent l'origine géographique - et sociale - du locuteur). Les immigrés n'éprouvent pas le besoin d'apprendre DA, aucune raison fonctionnelle, nulle nécessité de communication ne les y poussant. Le DA possède néanmoins un certain prestige dans la RA, et parfois les natifs s'adressent aux immigrés, même méridionaux, en DA, comme Lo Vetere (1973) pour Gassino et Pautasso (1969) pour Pettinengo en témoignent. A Verceil, de plus, Segre (1971) observe un emploi intéressant du DA comme signe d'identité culturelle: les vendeurs, dans les magasins, s'adressent fréquemment en DA aux immigrés non méridionaux, en réservant exclusivement l'italien pour les immigrés de l'Italie du Sud, afin peut-être de souligner une distance culturelle.

Les différences mutuelles entre les IR ne sont en aucun cas capables de provoquer de sérieux troubles dans la transmission référentielle de la communication (comme c'est au contraire le cas pour les dialectes, même pour ceux qui sont plus proches structuralement), tandis qu'elles peuvent toutefois créer des troubles pour ainsi dire phatiques et sociaux, étant donné les évaluations implicites et explicites et les stéréotypes qui sanctionnent négativement les italiens des régions méridionales (pour les jugements explicites, en relation avec

les variétés les plus importantes d'italien, voir Galli de' Paratesi 1977; et pour les attitudes et les préjugés qui concernent l'accent sicilien et le dialecte sicilien dans une ville de l'Italie du Nord, Padoue, évalués par la technique dite du "matched guise", voir Baroni-D'Urso-Tenzi 1979), aussi bien que des différences très évidentes dans certains aspects de la compétence de communication (voir Sobrero à paraître).

Vu le résultat final, qui ne semble guère différent selon, et malgré, les diverses conditions et les divers types d'immigration que nous avons indiqués, et qui aboutit, en bref, à réduire le DO à la langue familiale et "pour les connaissances", à des degrés différents de language loyalty (qui peuvent aller seulement de l'emploi lorsqu'on retourne en vacances au pays d'origine - ce qui préfigure l'oubli progressif du DO -, à l'emploi systématique dans la famille et avec les connaissances co-immigrées), et à l'adoption d'une variété de IR comme langue commune, il est très important de considérer quelle est effectivement cette variété de IR, les symptômes et les manifestations d'une bonne intégration linguistique et d'une maîtrise suffisamment développée de la langue nationale se révélant selon le type et la qualité de IR. A ce propos, il faut remarquer, comme on l'a déjà vu, une différenciation, bien prévisible certes mais très importante, des valeurs sociales et des connotations culturelles attachées à la langue, entre la première génération d'immigrés et la deuxième.

L'IR de la première génération, à mon avis du moins et sauf pour des cas exceptionnels liés à des motivations particulières, est toujours celui de la RO, ou tout au plus une forme mixte (Canepari 1980 est le premier auteur, je crois, qui signale ces variétés "composites" d'italien). L'IR de la

deuxième génération est au contraire dans la plupart des cas mixte, ou bien celui de la RA (voir Pautasso 1969, Salvemini 1971: les Toscans aussi perdent les traits typiques de leur IRO, tandis que le plus grand degré de language loyalty se manifeste chez les Sardes - voir aussi Sobrero 1973).

On peut donc conclure que l'IRO, à cause de son faible prestige et de la stigmatisation qui l'atteint, ainsi qu'à cause de la "collocation sociale" prédominante des immigrés du Sud (qui se trouvent dans la communauté d'accueil, pour la plupart au moins, dans les couches inférieures et les moins instruites, représentant la classe la plus basse dans la société urbaine), est dans plusieurs cas un italien pas très bien maîtrisé, ce qu'on a appelé un IR (c'est-à-dire IRO, ou IRA plus IRO) populaire. Cela semble poser de véritables barrières linguistiques/communicatives, par exemple à l'école, où les enfants des immigrés peuvent être très défavorisés par leur comportement linguistique et par leur manque d'habileté en italien: voir des données dans Bazzanella (1980) et surtout, en ce qui concerne la compétence de la morphologie nominale et verbale et de la formation des mots, dans Avanzini (1970). En outre, la perte culturelle due au refus ou l'oubli de la culture de RO est un fait qui (bien que normal, après tout, où il y a mobilité sociale et géographique) préoccupe beaucoup les sociolinguistes engagés en anthropologie (voir Sobrero à paraître).

Au contraire, la communauté des natifs maintient un répertoire plus riche, avec un usage bilingue actif de son DO et de son IRO, ou, dans les cas des jeunes générations qui sont elles-mêmes toujours plus monolingues italophones, une maîtrise plus complète de la langue, ce qui permet aussi une

sorte de renaissance du DO, dont l'usage peut s'accroître comme signal d'identité locale native et de séparation consciente d'avec les immigrés (compte tenu aussi du fait qu'une bonne maîtrise de l'italien peut favoriser un rapprochement avec le dialecte). Les conditions socio-culturelles de la migration interne ont donc causé une réduction du répertoire bilingue et bi-culturel des immigrés jusqu'à une connaissance passive et peu exploitée (car elle n'assure aucun avantage social) du DO, remplacée par une compétence mal développée de IR et par une adhésion à la culture standardisée et anonyme de la société urbaine industrielle.

Deux choses encore sont à ajouter pour compléter le tableau que j'ai essayé de brosser. Avant tout, il faut ajouter que dans la situation actuelle de l'Italie, où tout pousse vers l'italien, et où il n'y a de bilinguisme officiel - excepté les cas, notamment, de la Vallée d'Aoste, du Sudtirol et de Trieste - ni à l'école ni dans l'administration ni dans les mass-media, l'intégration et la présence/absence relative de problèmes linguistiques semblent fonction de la distance culturelle bien plus que de la distance purement linguistique entre DO et DA. C'est pour cela que les problèmes de la deuxième génération sont bien moindres que ceux de la première. On assiste en effet, grâce aux facteurs intérieurs du développement de la société et à quelques facteurs extérieurs (tels que les mariages mixtes), à la formation chez les générations nouvelles d'une sorte de culture "mixte", qui voit la "médianalisation" des Piémontais et la "piémontaisation" partielle des immigrés.

En second lieu, et finalement, il faut se demander qu'est-ce donc que l'intégration au point de vue du langage,

c'est-à-dire l'intégration linguistique. On a défini l'intégration linguistique comme l'adoption de la langue et des comportements linguistiques de la communauté d'accueil: or, une telle intégration linguistique n'est presque jamais atteinte par la première génération dans les situations que nous venons d'illustrer. Malgré cela, on est amené à admettre qu'il y a souvent assez bonne intégration, dans le sens général du terme. Il est de ce fait indiqué de distinguer plusieurs types d'intégration, qui semblent se réaliser comme les phases successives du processus qui transforme les migrants en membres à part entière de la communauté d'accueil. Il y a d'abord une intégration économique, due au fait que l'immigré a une place de travail dans la société d'accueil et qu'il participe à sa structure de consommation. Il y a ensuite une intégration sociale proprement dite, lorsque l'immigré participe, même si c'est justement avec le statut d'immigré, à la vie et aux interactions de la communauté d'accueil, en reconnaissant, en acceptant et même en adoptant ses conventions et ses normes. Il y a finalement le degré le plus fort d'intégration, l'intégration culturelle, qui mène à l'assimilation et qui se vérifie lorsque l'immigré adopte les habitudes, les schémas de comportement, les attitudes et les valeurs de la culture indigène.

Quel est le rôle effectif de la langue dans ce processus et dans la situation des migrations internes italiennes ? La langue est-elle le moyen et le véhicule indispensable pour atteindre les divers degrés d'intégration, ou est-elle le résultat auquel le processus d'intégration culturelle aboutit ? Se comporter linguistiquement comme les natifs, est-ce une cause ou une conséquence ? Un symptôme ou un instrument ? Il

n'est pas facile de donner une réponse satisfaisante à ces questions. Les données des recherches susmentionnées sont elles-mêmes contradictoires. Je crois pourtant que dans la situation italienne, où de toute évidence il y a déjà un code linguistique superposé qui peut fonctionner comme instrument référentiel de communication, l'intégration linguistique est la dernière phase du processus d'assimilation et est par conséquent étroitement liée à l'intégration culturelle. Cela confirmerait un point que je tiens à souligner lorsqu'on discute des rapports entre faits langagiers et faits sociaux, à savoir que maintes fois ce n'est pas la langue qui constitue le problème central à résoudre, mais que ce sont les faits sociaux qui déterminent (et qui se reflètent sur) celle-ci. Par un truisme: on n'est pas intégré parce qu'on parle la même langue, mais on parle la même langue parce qu'on est intégré.

6. Dans la dernière partie de mon intervention, je voudrais essayer d'ébaucher d'éventuels parallélismes entre la situation des migrations internes et celle des migrations externes. Dans quelle mesure la situation des travailleurs émigrés à l'étranger est-elle comparable à la situation des émigrés à l'intérieur du pays ? Qu'est-ce que l'étude sociolinguistique des migrations internes peut apporter à l'étude des migrations externes ?

Je me bornerai ici à quelques observations sur la situation des Italiens immigrés en Suisse alémanique. La situation linguistique que les migrants italiens trouvent en arrivant en Suisse alémanique n'est évidemment pas comparable à la situation qu'ils auraient trouvée en émigrant du Sud au Nord de

l'Italie. Lorsqu'en Italie il s'agissait pour eux de passer d'une dialectophonie prédominante avec un bilinguisme DO/IRO, face au bilinguisme DA/IRA de la RA, à un monolinguisme IR(O) avec adaptation à la variété haute du répertoire, en Suisse ils se trouvent confrontés à un cas typique de diglossie (bien que celle-ci ait été sujette à discussion ces dernières années: voir Ris 1979) allemand/Schwyzerdütsch (Ferguson 1959; Rovere 1977a), où la place des variétés dans le répertoire est bien différente (Redard-Jeanneret-Métral 1981; Ris 1979) de la situation respective entre langue et dialecte en Italie, où le dialecte n'a ni le prestige ni l'étendue des distributions qu'il a en Suisse alémanique. Cela impose aux immigrants d'ajouter la connaissance de deux langues, auparavant étrangères, à leur répertoire, toutes les deux importantes pour assurer une participation minimale à la vie de la communauté d'accueil (Rovere 1974), tandis qu'en Italie ils pouvaient se limiter à parfaire la maîtrise et à augmenter la fréquence d'emploi d'une variété de langue déjà comprise dans leur répertoire, bien que soumise à des sanctions sociales et en butte à des difficultés dans la compétence de communication plus grandes qu'on ne le dirait en considérant la distance structurale peu sensible qu'il y a entre les variétés IRO et IRA.

La situation peut toutefois apparaître un peu plus semblable si l'on songe à l'importance de la distance culturelle et au sentiment d'appartenance à la communauté. La distance et le sentiment d'être étranger dans les migrations du Sud au Nord de l'Italie ne sont pas moindres, comme nous l'avons déjà signalé, bien qu'ils ne soient pas comparables à ceux qu'il y a dans les migrations du Sud de l'Italie à la Suisse aléma-

nique. En Italie, la distance et la marginalisation sont effacées ou cachées, sur le plan linguistique, par le fait que les immigrants partagent une variété de la même langue que les natifs, ce qui néanmoins n'assure pas, on l'a vu, une intégration aisée. En Suisse, les distances et la marginalisation (la "marginalisation structurale" définit la situation sociale des immigrants en Suisse: Hoffmann-Nowotny 1973, Ghionda-Allemann 1977, Rovere 1974) sont représentées et pour ainsi dire soulignées par la différence irrémédiable des répertoires linguistiques. Ce qui fait le caractère tout particulier de la situation de la Suisse alémanique comme RA, même par rapport à celle de la Suisse romande, est évidemment la duplicité essentielle du répertoire (la situation de la Suisse italienne étant à cet égard fort semblable à celle de l'Italie du Nord). Les problèmes linguistiques des Gastarbeiter en Suisse alémanique sont donc tout à fait différents par rapport aux problèmes linguistiques qu'ils trouvent même en Allemagne, qu'on a commencé à étudier de façon détaillée (Heidelberger Forschungsprojekt 1975, Dittmar-Klein 1977, Klein-Dittmar 1978, Dittmar à paraître; Meisel 1975, Pienemann 1980; etc.).

Parmi les phénomènes intéressants qui peuvent se développer dans cette situation, je voudrais signaler ici la formation d'une variété simplifiée d'italien, avec des interférences suisses allemandes et des "interlinguismes", comme langue koiné véhiculaire, une sorte de lingua franca, utilisée par des locuteurs non cultivés de différentes langues maternelles (voir Ghionda-Allemann 1977, Rovere 1974: celui-ci montre par exemple l'emploi fréquent de l'italien de la part des supérieurs avec les ouvriers italiens). Les caractères de cette

variété dont la formation a peut-être été favorisée par le plurilinguisme qu'on trouve, par exemple à Zurich, dans certaines situations officielles et commerciales (allemand/français/italien: voir Lurati 1978), restent encore à étudier.

Dans la situation suisse, le comportement de la deuxième génération est également très différent de celui de la première. Alors que la première génération, loin de s'intégrer, peut connaître, comme on l'a vu, jusqu'à une quasi-exclusion de la communauté d'accueil, due aux problèmes aussi bien culturels que linguistiques (Rovere 1974; un riche échantillonnage de cas concrets se trouve dans Rovere 1977b), la deuxième génération, grâce à l'école et aux peer groups, peut partager avec un certain degré d'intégration largement (mais pas totalement: voir des témoignages dans Rovere 1977b) le répertoire des copains suisses allemands, en dépit du répertoire linguistique de la RO. Des relèvements provisoires qu'on a faits dans diverses situations locales (Zurich, Lachen SZ, Dulliken SO) font en effet envisager que les enfants des immigrés ici considérés se trouvent à peu près à l'étape trois du schéma de l'acculturation des immigrés proposé par Fishman (1972) (il faut dire que je n'utilise ici le schéma de Fishman qu'au titre de référence générale; je crois en effet qu'un tel schéma, et les catégories qu'il présuppose, élaborées pour la situation américaine où les immigrés, porteurs d'une langue nationale standard, "se fusionnent" dans le melting pot qui crée - ou qui devrait créer - une culture nouvelle, sont très mal applicables aux situations européennes).

Ils font alterner dans leurs usages (en excluant par simplification le Hochdeutsch, dont ils ont néanmoins une cer-

taine connaissance, acquise à l'école et à travers les mass-media) le Schwyzerdütsch et une variété quelque peu "étrangère" d'italien, le DO italianisé ou mal connu étant relégué à la compétence passive ou à l'emploi en famille avec les grands-parents et, mais pas toujours, avec les parents. Les deux langues fonctionnent assez indépendamment l'une de l'autre. Elles sont sélectionnées par l'interlocuteur et dépendent aussi, mais moins nettement, du sujet du discours. L'emploi bilingue dans les différents domaines est très répandu. Leurs parents au contraire se situent (lorsqu'ils ne refusent pas tout à fait les outils linguistiques de la communauté d'accueil, ce qui me semble toutefois moins fréquent que ce qu'on pourrait croire) dans l'étape un du schéma. Ils ont appris un peu de Schwyzerdütsch, en y introduisant de nombreuses interférences, et ils se servent de cet idiome partiel exclusivement dans les situations où leur répertoire linguistique maternel ne peut aucunement être utilisé.

Entre parenthèses, je peux ajouter que le caractère de cette variété de suisse allemand utilisée par les ouvriers immigrés ne me paraît pas une sorte de pidgin-Deutsch (comme le Groupe de Heidelberg l'a appelée), mais plutôt un système "annexe" pour les besoins fondamentaux de la communication, et "approché" sur le plan linguistique, tel que Noyau (1976) l'a envisagé pour le français. D'où, ce qu'on pourrait appeler un "bilinguisme boiteux" transitoire (Tempesta 1978) prouve que les migrants à leur retour dans la RO (au moins dans le cas du Salento - Pouilles - étudié par l'auteur) ne connaissent presque rien de la langue de la RA. En général, on serait amené à conclure, d'après le matériel de cette recherche, que la migration externe a apporté bien peu de chan-

gements dans la compétence linguistique globale des migrants.

L'accès de l'immigré au Schwyzertütsch (et parfois à la Schriftsprache) est naturellement fonction directe de son degré d'instruction et surtout de son activité en RA. On observe, par exemple, une compétence beaucoup plus réduite (voire, aucune compétence active) chez des ménagères qui vivent toujours à la maison et qui n'ont presque aucune occasion de communication non institutionnalisée (achats, ménage quotidien) avec les natifs (voir Rovere 1974, pour des différences d'apprentissage du Schwyzertütsch et de l'allemand, entre les hommes et les femmes), ainsi qu'une compétence assez répandue chez des ouvriers spécialisés qui ont longuement séjourné en Suisse (et avec une propension stable à l'intégration leur vie durant), qui peuvent se ramener au niveau deux du schéma de Fishman.

On peut se poser une question concernant la deuxième génération: de quelle façon les enfants des immigrés peuvent-ils se créer une "identité culturelle" (Sabatini-Lombardi Satriani-Simone 1974), en reproduisant dans la RA les caractères sociolinguistiques de leur répertoire maternel/originnaire ? Est-ce que le Schwyzertütsch, et la diglossie Schwyzertütsch/Hochdeutsch, d'autant que le Schwyzertütsch est la langue véhiculaire locale et le système symbolique qui signale l'identification du groupe à la communauté locale, peuvent remplir les fonctions que le DO, et le bilinguisme tendanciuellement diglossique DO/IRO, jouaient pour leurs parents ? Il faut tenir compte ici d'un aspect important de la distance culturelle entre RA et RO, à savoir que les immigrés tendent probablement à transporter dans la communauté d'accueil leurs attitudes profondes, donc à transposer sur le Schwyzertütsch l'éva-

luation négative au point de vue du prestige qu'on donne au dialecte dans la communauté d'origine.

Je pourrais citer encore un fait qui me paraît très intéressant. Les immigrés de deuxième génération bilingues, à en croire quelques tests d'essai soumis à des garçons de la Sekundarschule à Zurich, âgés de 13-14 ans, montrent une certaine diversification de leur compétence lexicale. Le système italien est mieux maîtrisé pour les domaines généraux et pour les termes d'usage courant, c'est-à-dire pour les référents d'expérience commune, tandis que le système allemand présente moins de lacunes dans les domaines particuliers et pour les termes moins courants, c'est-à-dire pour les référents d'expérience plus déterminée. En leur demandant, en italien, de nommer les objets représentés dans une série d'illustrations, on obtenait en effet par exemple le terme albero "arbre" pour l'image d'un sapin; mais en leur demandant "Quel type d'arbre, plus exactement ?", on obtenait Tanne, ou, avec normalisation morphologique à l'italien, tana. Le "chien" était cane, mais le "cerf" était Hirsch; le "marteau" et le "balai" étaient martello et scopa, mais le "râteau" et la "pelle" étaient Rechen et Schaufel; etc.

On peut apercevoir là le cas d'une dominance de l'allemand, telle qu'elle a été saisie dans d'autres situations (par exemple, pour les émigrés italiens à Chicago, à l'égard de l'anglais, dans Gonzo-Saltarelli 1979) avec des tests de dénomination lexicale; une situation très semblable peut être envisagée dans les Flandres (Jacqmain 1979). Bien entendu, ceci ne constitue que des suggestions casuelles pour la recherche. De véritables études restent tout entières à accomplir: il faudrait bien vérifier, par exemple, avec des enquêtes systé-

matiques et des observations participantes s'il est vrai que se loro dicono una parola per svizzero gli rispondo svizzero, se parlano italiano gli rispondo italiano ("si [les gens] prennent la parole par [sic] suisse, je leur répons suisse, s'ils parlent italien, je leur répons italien"), comme un garçon de Dulliken a dit; et, surtout, vérifier quel svizzero et quel italiano.

7. Les suggestions qu'on peut tirer de cet échantillon de cas, bien que provisoires, nous permettent d'entrevoir une situation dans ses grands traits fort semblable à celles qu'on a récemment étudiées pour les migrants italiens dans d'autres RA étrangères: Chiarelli-Lico (1978) et Gonzo-Saltarelli (1979) pour les Etats-Unis - voir aussi Di Pietro (1976) -; Jacquemain (1979) pour la Belgique; Tosi (1978) pour la Grande-Bretagne; Vicentini (1973) pour le Brésil; etc. La distance linguistique, comme la distance culturelle, peuvent n'être que des obstacles bénins à une motivation favorable envers la société d'accueil; le temps de séjour dans la RA, l'envie de faire partie de la communauté locale, le rôle social joué et le type d'activité menée sont des facteurs qui affectent l'apprentissage par les immigrés des variétés de langue de la communauté native et donc la participation à sa vie sociale et culturelle, en établissant des degrés plus ou moins développés de compétence dans le DA (qui toutefois, sauf dans des cas exceptionnels, n'arrive presque jamais à être très répandue). Cela, pour la première génération; d'une façon pas trop dissemblable soit pour les migrations internes soit pour les migrations externes: dans toutes deux, ce sont les attitudes qui me semblent très importantes.

Quant à la deuxième génération, on a régulièrement un accès bien plus facile et complet au répertoire linguistique de la communauté d'accueil, dans la plupart des cas avec une perte correspondante du côté du répertoire lié à la RO. Peut-on être effectivement bilingue, en ce qui concerne le "milieu naturel" du contact entre langues, sinon lorsque la situation où l'on vit est vraiment bilingue (Christophersen 1973) ?

Université de Zurich
Séminaire de langues romanes
CH 8032 Zurich

Gaetano Berruto

Bibliographie

- Avanzini, G. (1970): Ricerca sociolinguistica in una comunità di immigrati, dissertation inédite, Faculté des Lettres de l'Université, Torino.
- Avanzini, G. - G. Berruto - E. Salvemini (1971): La sociolinguistica, "Parole e metodi", 1, pp. 79-94.
- Baroni, M.R. - V. D'Urso - L. Renzi (1979): Siciliani e veneti a Padova. Uno studio sociolinguistico sperimentale, in: F. Albano Leoni (éd.): I dialetti e le lingue delle minoranze di fronte all'italiano, Bulzoni, Roma, 1, pp. 67-82.
- Bazzanella, C. (1980): La sociolinguistica in classe. Problemi e ricerche nella scuola media dell'obbligo, Bulzoni, Roma.
- Berruto, G. (1971): Per una semiologia dei rapporti tra lingua e dialetto, "Parole e metodi", 1, pp. 57-75.
- Chiarelli, E. - A.M. Lico (1978 [mais: 1980]): The phenomenon of communitarian bilingualism with diglossia: a descriptive analysis of verbal behaviour in a small Italo-American community (pilot study), "Lingua e contesto", 4, pp. 35-120.

- Christophersen, P. (1973): Second Language Learning: Myth and Reality, Penguin Books, Harmondsworth.
- Clivio, G.P. - G. Casca Queirazza (éds) (1978): Lingue e dialetti nell'arco alpino occidentale, Centro Studi Piemontesi, Torino.
- Còveri, L. (1978): Chi parla dialetto, a chi e quando, in Italia ? Un'inchiesta Doxa, "La ricerca dialettale", II, pp. 331-41.
- (1980): Caratteristiche socio-economiche, atteggiamenti culturali e comportamento linguistico in un campione della popolazione genovese, EDC, polycopié, Genova.
- De Mauro, T. (1976⁵): Storia linguistica dell'Italia unita, Laterza, Bari.
- Di Pietro, R.J. (1976): Language as a marker of Italian Ethnicity, "Studi emigrazione", 42, pp. 203-17.
- Dittmar, W. (à paraître): Utilité d'une étude de l'apprentissage non dirigé de l'allemand par des travailleurs immigrés pour l'élaboration de son enseignement.
- Dittmar, N. - W. Klein (1977): Premesse empiriche alla formazione dei lavoratori emigrati, in: La lingua degli emigrati, par L. Zanier, Guaraldi, Rimini-Firenze, pp. 71-85.
- Ferguson, Ch. (1959): Diglossia, "Word", 15, pp. 325-40.
- Fishman, J.A. (1972): The Sociology of Language. An Interdisciplinary Social Science Approach to Language in Society, Newbury House, Rowley Mass.
- Galli de' Paratesi, N. (1977): Opinioni linguistiche e prestigio delle principali varietà regionali di italiano, in: Italiano d'oggi. Lingua nazionale e varietà regionali, Lint, Trieste, pp. 143-97.
- Ghionda-Allemann, C. (1977): Emigrazione in Svizzera e acquisizione della seconda lingua, in: La lingua degli emigrati, par L. Zanier, Guaraldi, Rimini-Firenze, pp. 65-72.
- Gonzo, S.T. - M. Saltarelli (1979): Lingua, dialetto e istruzione bilingue a Chicago, in: F. Albano Leoni (éd.): I dialetti e le lingue delle minoranze di fronte all'italiano, Bulzoni, Roma, II, pp. 635-46.
- Grassi, C. (1964): Comportamento linguistico e comportamento sociologico, "Archivio glottologico italiano", 49, pp. 40-66.
- (1965): Ancora su "Comportamento linguistico e comportamento sociologico", "Archivio glottologico italiano", 50, pp. 58-67.
- (éd.) (1967): Le migrazioni interne italiane nel secolo unitario. Cause e conseguenze, Giappichelli, Torino.

- Heidelberger Forschungsprojekt Pidgin-Deutsch: Sprache und Kommunikation ausländischer Arbeiter, Scriptor, Kronberg/Ts. 1975.
- Hoffmann-Nowotny, H.-J. (1973): Soziologie des Fremdarbeiterproblems, Kohlhammer, Stuttgart.
- Jacqmain, M. (1979): Sballottati fra due lingue e due dialetti. Problemi della seconda generazione di emigrati italiani nelle Fiandre, in: F. Albano Leoni (éd.): I dialetti e le lingue delle minoranze di fronte all'italiano, Bulzoni, Roma, II, pp. 647-52.
- Klein, W. - N. Dittmar (1978): Developing Grammar, Springer, Heidelberg.
- Labov, W. (1977): L'influenza relativa della famiglia e dei compagni sull'apprendimento del linguaggio, in: R. Simone - G. Ruggiero (éds): Aspetti sociolinguistici dell'Italia contemporanea, Bulzoni, Roma, I, pp. 11-53.
- Lago, G. (1970): Analisi sociolinguistica di un nucleo di immigrati meridionali in una comunità piemontese, dissertation inédite, Faculté des Lettres de l'Université, Torino.
- Lo Vetere, G. (1973): Interferenze fra codice lingua e codice dialetto in un gruppo omogeneo di immigrati siciliani a Cassino (To), dissertation inédite, Faculté des Lettres de l'Université, Torino.
- Lurati, O. (1978): Lingue in contatto e stratificazione linguistica, in: Language Learning, AIMAV, Bruxelles, pp. 199-212.
- Meisel, J. (1975): Ausländerdeutsch und Deutsch ausländischer Arbeiter, "Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik", 18, pp. 9-53.
- Mioni, A. - A.M. Arnuzzo-Lanszweert (1979): Sociolinguistics in Italy, "International Journal of the Sociology of Language", 21, pp. 81-107.
- Mioni, A. - J. Trumper (1977): Per un'analisi del continuum linguistico veneto, in: R. Simone - G. Ruggiero (éds): Aspetti sociolinguistici dell'Italia contemporanea, Bulzoni, Roma, I, pp. 329-71.
- Nemser, W. (1971): Approximative systems of foreign language learners, "International Review of Applied Linguistics", 9, pp. 115-23.
- Noyau, C. (1976): Les "français approchés" des travailleurs migrants: un nouveau champ de recherche, "Langue française", 29, pp. 45-60.
- Paglia, M.G. (1967): Aspetti dell'integrazione linguistica di un gruppo di immigrati meridionali a Torino, dissertation inédite, Faculté des Lettres de l'Université, Torino.
- Pautasso, M. (1969): Dialetto, lingua e integrazione linguistica a Pettinengo, Giappichelli, Torino.

- Pienemann, M. (1980): The second language acquisition of immigrant children, in: S.W. Felix (éd.): Second Language Development, Narr, Tübingen, pp. 41-56.
- Redard, F. - R. Jeanneret - J.P. Métral (éds) (1981): Le Schwyzertütsch. 5^e langue nationale ?, "Bulletin CILA", 33.
- Ris, R. (1979): Dialekte und Einheitssprache in der deutschen Schweiz, "International Journal of the Sociology of Language", 21, pp. 41-61.
- Rovere, G. (1974): Aspetti sociolinguistici dell'emigrazione italiana in Svizzera, "Vox Romanica", 33, pp. 99-144.
- (1977a): La situazione sociolinguistica della Svizzera tedesca, in: La lingua degli emigrati, par L. Zanier, Guaraldi, Rimini-Firenze, pp. 87-93.
- (1977b): Testi di italiano popolare. Autobiografie di lavoratori e figli di lavoratori emigrati, Centro Studi Emigrazione, Roma.
- Sabatini, F. - L.M. Lombardi Satriani - R. Simone (1974): Emigrazione italiana, lingua e processi di acculturazione in Europa, in: Italiano d'oggi. Lingua non letteraria e lingue speciali, Lint, Trieste, pp. 111-32.
- Salvemini, E. (1971): Ricerca di sociolinguistica in una comunità biellese, in: Atti del VII Convegno del Centro per gli Studi dialettali italiani, [Stamperia Rattero], Torino, pp. 89-94.
- Sanga, G. (1978): La situazione linguistica in Lombardia, in: Il paese di Lombardia, Garzanti, Milano, pp. 344-71.
- (1981): Les dynamiques linguistiques de la société italienne (1861-1980): de la naissance de l'italien populaire à la diffusion des ethnocismes linguistiques, "Langage", 61, pp. 93-115.
- Segre, F. (1971): Note sulla integrazione linguistica degli immigrati nei vari quartieri di Vercelli, dissertation inédite, Faculté des Lettres de l'Université, Torino.
- Sgroi, S.C. (1981): Diglossia, prestigio, italiano regionale e italiano standard: proposte per una nuova definizione, "La ricerca dialettale", III, pp. 207-48.
- Sobrero, A.A. (1973): L'integrazione linguistica in giovani immigrati a Torino, "Parole e metodi", 6, pp. 165-212.
- (1974): Il cambio linguistico nell'acculturazione dell'immigrato: nuovi problemi di glottodidattica, in: Bilinguismo e diglossia, Pacini, Pisa, pp. 137-48.

- Sobrero, A.A. (1976): L'educazione linguistica e le migrazioni interne, "Scuola e città", 8/9, 33, pp. 364-71.
- (1978): Lingua e integrazione linguistica: i problemi linguistici legati all'immigrazione, in: Educazione alla comunicazione nella scuola secondaria, ISEDI, Milano, pp. 63-74.
- (à paraître): Aspects linguistiques récents des migrations internes en Italie, Actes du Colloque "Sociolinguistique dans les pays de langues romanes", Frankfurt/Main, septembre 1979.
- Telmon, T. (1974): Premesse per un'analisi del comportamento cinesico degli immigrati a Susa, in: Bilinguismo e diglossia, Pacini, Pisa, pp. 149-54.
- Tempesta, I. (1978): Lingua ed emigrazione. Indagine sul comportamento sociolinguistico degli emigranti salentini, Milella, Lecce.
- Tosi, A. (1978 [mais: 1980]): Semi-lingualism, diglossia and bilingualism. Some observations on the sociolinguistic features of a community of Southern Italians in Britain, "Lingua e contesto", 4, pp. 3-34.
- Trumper, J. (1977): Ricostruzione nell'Italia settentrionale: sistemi consonantici. Considerazioni sociolinguistiche nella diacronia, in: R. Simone - U. Vignuzzi (éds): Problemi della ricostruzione in linguistica, Bulzoni, Roma, pp. 259-307.
- Vicentini, G. (1973): Cambiamenti linguistici di una comunità italo-brasiliana, "Rassegna italiana di linguistica applicata", 5, pp. 333-50.
- Weinreich, U. (1963²): Languages in contact, Mouton, The Hague.